

Divagation des poules

Autor(en): **Jean**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **87 (1960)**

Heft 8

PDF erstellt am: **10.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-231897>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



DIVAGATION DES POULES

PAR JEAN DES SAPINS

Depuis des années, mon voisin, le régent, se tient un poulailler d'extra, comme il n'y en a pas dans tout le voisinage. C'est une maisonnette, en forme de chalet de l'Oberland, reposant sur quatre pieds, sous lequel on a ménagé un abri pour les poules, durant les jours de pluie. Du côté de bise, il y a un abri couvert et, tourné au soleil, un grand parc entouré d'un solide treillis.

Quand on pense aux tristes coins borgnes et mal entretenus où, dans certaines fermes, on loge la volaille, on peut dire que notre régent pourrait en remontrer à bien des éleveurs et mériterait de recevoir un brevet de directeur de parc avicole.

Ces temps, il possède douze poules, ni plus, ni moins, mais ce qu'il y a de plus beau dans son poulailler, c'est le coq, un de ces solides gaillards comme on n'en voit plus guère, fier comme un tambour-major à la tête de son bataillon. Quand je le vois se pavaner dans le parc, comptant ses pas comme s'il était à l'exercice, je pense au fameux coq d'Alfred Cérésolle, qui le décrivait ainsi : « Il fallait le voir commander à tout ce monde, avec son air crâne, son gros bec en avant, sa tignasse de travers et ses breloques rouges qui lui gatoillaient sous la garguette. »

Pendant l'hiver, la porte du poulailler restait ouverte durant la journée. Par le vent et par la bise, par la pluie ou la neige, tout ce petit monde s'en allait en ganganant par les jardins et les vignes du voisinage, te rebouillant la terre d'un coup de griffe et cherchant sa pitance parmi les herbes à moitié gelées.

Mais, à l'arrivée du printemps, le régent avait trop d'occupations dans sa classe, rapport à ces examens annuels qu'il faut bien subir une fois l'an, et toutes ces sortes d'écritures dont on ne voit pas le bout. C'est ainsi qu'il oublia de s'arrêter devant la porte de la laiterie où la Municipalité avait fait afficher un document libellé comme suit :

« Divagation des poules. A partir du 21 mars prochain, il est interdit de laisser divaguer les poules sur toute l'étendue du territoire communal. »

Tandis que les autres poulaillers se fermaient à la date indiquée, celui du régent resta ouvert, si bien que ses poules continuèrent à se promener dans le jardin de la Louise du Pontet, situé en bordure du collège. Celle-ci ne fit ni un, ni deux. Dans sa hâte, elle mit son bonnet de travers et enfila son manteau d'un coup. Comme je longuais la route, elle m'aborda :

— C'est toujours le même qui, chaque printemps, oublie de rentrer ses poules. Cette fois, j'en ai assez, il y aura rapport !

— Ne vous fâchez pas Mme Louise, ai-je répondu, c'est un oubli, voilà tout !

— Un oubli, un oubli ! On verra bien
Puisque le garde champêtre est plus
souvent à la pinte qu'à son poste, je
vais tout droit chez le syndic.

— Il n'est pas chez lui aujourd'hui !

— Eh bien ! ça sera pour demain.

— Ecoutez, Mme Louise, je vais
vous raconter une petite histoire, en-
trevue dans un journal français, il y
a bien des années. Il s'agissait de l'aca-
démicien Maurice Donnay, auteur dra-
matique connu, qui possédait une de-
meure d'été avec de belles pelouses
que dévastaient les poules du voisinage.
Le jardinier suggéra de chasser la vo-
laille à l'aide d'un fusil, mais le subtil
académicien refusa ce procédé extrê-
me. Il en trouva un autre, plus efficace.
Sur ses pelouses, bien en vue, il ins-
talla quelques beaux œufs. En les aper-
cevant, les voisins s'imaginèrent que
les poules, non seulement retournaient
les pelouses, mais abandonnaient leur
ponte. Dès lors, ils fermèrent leurs
poulaillers.

— Si vous croyez, me répondit la
Louise du Pontet que j'ai le moyen de
semer, comme ça, des œufs dans mon
jardin. C'est bon pour votre académi-
cien. A partir de demain, il ne faut
pas qu'une seule poule passe ma bar-
rière. J'ai du beau rampon, des salades
et des laitues hivernées qui ne deman-
dent qu'à pousser.

Discrètement averti, le régent prit
ses précautions. Cependant, le lende-
main matin, on vit cette poison de coq
— par où avait-il bien pu passer ? — se
percher sur la barrière, battre des ailes
et faire un ramage de tous les diables
en poussant un de ces « kikerikis » à
réveiller tout le village.

Alors la Louise du Pontet n'y tint
plus. Elle bondit dans son jardin et,
s'emparant d'un caillou aussi gros que
sa main, elle te le lui lança avec l'éner-
gie du désespoir.

Le coup porta. En poussant un cri, le
coq tomba de la barrière et s'en alla,
clopin-clopat, regagner son poulailler.

— Cette fois, il a eu, me cria-t-elle,
en fermant sa porte à double tour !

SI VOUS ALLEZ...

*... à Noville — de Neuveville qu'il ne faut pas confondre avec
Villeneuve, la ville voisine — ne manquez pas d'aller voir les charmantes
peintures représentant les symboles des évangélistes, dans la jolie église
que « l'Etat a fait rejointoyer à nos frais, non à notre guise » disait l'un
des orateurs locaux à l'occasion des fêtes du centenaire de 1898. L'église
elle-même mérite cette visite. On vous contera probablement au village
l'histoire de la « fenète ». On donnait ce nom à des petites femmes, fées
ou nymphes, cachées dans les îles et les marais du Rhône. Un fiancé
de Noville était allé un dimanche cueillir des nénuphars dans les îles,
pour les offrir à sa belle. Il entendit soudain un grand cri d'une
« fenète ». Il résista à la tentation et revint chez sa fiancée. En franchis-
sant le seuil de la porte, il tomba inanimé. Il était mort. La bien-aimée
ne put résister à cette émotion et perdit quelque peu la raison. On la
voyait encore, au siècle passé, errer dans le village.*

Ad. Decollogny.